

## GALERIE DRAMATIQUE DE L'ÉCLIPSE

### M<sup>ME</sup> JUDIC

Le malgracieux mais spirituel Scarron écrivait jadis au cardinal de Retz dont il allait parler dans une préface : « Tenez-vous bien, monseigneur, je m'en vais vous peindre. »

Un peu moins bossu que l'auteur du *Roman comique* (ce n'est pas du reste ce que je lui envierais le plus, si l'on pouvait envier quelque chose à un mort), moi, je ne préviens pas M<sup>me</sup> Judic, d'abord parce qu'elle n'entendrait pas ma faible voix au milieu du concert de bravos qui l'étourdissent peut-être un peu, ensuite parce que je n'ai pas, hélas ! la prétention de la peindre.

Là où il faudrait des pinceaux fins et délicats, ou tout au moins le crayon caressant de Grévin, je n'ai qu'une plume, — encore éclabousse-t-elle quelquefois. — Là où j'aurais besoin d'une palette aux mille couleurs, je ne puis employer que de l'encre, — encore est-elle de la petite vertu.

C'est donc une biographie que je vais essayer de faire : le mot est barbare, mais la chose l'est ou du moins le serait encore bien plus si on la prenait à la lettre.

Biographier, c'est-à-dire disséquer une jolie femme, promener ses doigts comme un phrénologue patenté sur toutes ses protubérances, pour dénoncer ses défauts cachés, avoir l'air d'ausculter ses aspirations, pour diagnostiquer à coup sûr de ses vertus connues, dire quand elle a eu son premier enfant, deviner quand elle aura son dernier amour, compter sa fortune et prévoir le jour où son étoile pâlera.

Aussi, tranquillisez-vous, ce n'est pas à la femme que je veux m'en prendre, c'est à l'artiste.

Elle s'appelle Anna Damiens ; mais elle se fût nommée Élisabeth Ravallac que ce serait absolument la même chose ; pour vous, pour moi, c'est madame Judic, ou pour mieux dire Judic, car la célébrité a cela de bon ou de mauvais qu'elle exclut le respect — dans l'appellation, du moins.

D'ailleurs et par extraordinaire en pareil cas, ce nom dont elle étoile le firmament théâtral lui appartient légitimement ; n'ayant jamais eu de prétention à s'intituler la *Fiancée de l'art*, elle l'a conquis à la pointe de ses dix-sept ans en épousant M. Judic, avant même d'avoir eu des relations suivies avec l'art.

Je ne précise pas l'époque de ce mariage : ce serait donner l'extrait de naissance de l'actrice, ce que je me garderai de faire en toute occasion... même lorsque, comme dans le cas présent, elle est encore dans la fleur de sa jeunesse, parce que j'ai pour principe qu'une actrice qui n'appartient au public que par les rôles qu'elle représente devant lui n'a jamais que l'âge qu'elle paraît ; le talent d'ailleurs est comme la vertu, qui, à ce qu'on dit, n'a pas d'âge ; pour les artistes, les étapes de la vie ne se marquent pas par des années, mais par des succès.

Or M<sup>me</sup> Judic ne les compte plus maintenant : le succès pour elle est en permanence ; elle n'a qu'à se montrer pour briller. C'est cet état chronique qui constitue ce que dans l'argot parisien on appelle les *étoiles*.

Ce titre si envié et, ma foi ! bien enviable pour les immunités qu'il apporte, pour les jouissances qu'il procure, elle l'a conquis du premier coup. Je ne compte pas, bien entendu, des commencements obscurs, qui ne sont en somme que la suite de l'éducation artistique, et d'ailleurs c'est si peu de chose que cela ne vaudrait pas la peine d'en parler.

Vous allez voir !

Bien que née à Semur, dans la Côte-d'Or, Judic fut en quelque sorte élevée dans les coulisses du Gymnase, dont sa mère, nièce de M. Montigny, tenait le bureau de location. Inutile de dire qu'elle y puisa l'amour du théâtre et les germes d'une vocation irrésistible ; la maman y résista pourtant et la mit en apprentissage chez une lingère du boulevard des Italiens. Elle n'y fut pas assez longtemps pour être malheureuse, car sur sa menace de se laisser mourir de faim on n'entrava plus ses aspirations. M. Montigny la fit entrer au Conservatoire et la prit ensuite dans son théâtre où il lui confia de petits bouts de rôles qui touchaient de bien près à la figuration. On ne peut donc pas compter comme ses premières armes ses apparitions dans *les Grandes Demoiselles*, *le Wagon des dames* et *les Erreurs du bel âge*.

Sa carrière ne commença vraiment qu'à l'Eldorado, où, pendant l'hiver de 1868, elle étonna tout Paris par sa façon si spirituellement honnête de minauder des grivoiseries qu'il fut un moment question de l'appeler Pudique et non Judic.

Tout le monde l'entendit et l'applaudit pendant deux ans; les auteurs dramatiques et les fabricants de pièces étaient enfin convenus que *c'était une nature*, quand la guerre vint lui faire des loisirs qu'elle utilisa d'ailleurs en parcourant la Belgique en triomphatrice.

Les théâtres de Paris rouverts, elle fut engagée à la Gaité pour créer le rôle de Cunégonde dans *le Roi Carotte*, ce qui ne l'empêcha pas de concourir à l'ouverture des Folies-Bergères et d'y jouer le *Memnon* de Grisart.

Ces deux rôles ne lui donnaient pas au théâtre la réputation qu'elle quittait au café-concert, et il fallut *la Timbale d'argent* pour élever le piédestal où elle était appelée à monter. Je ne soulève pas ici la question de savoir si c'est Judic qui a fait le succès de *la Timbale* ou si c'est *la Timbale* qui a fait le succès de Judic; je crois cependant que si la pièce n'était pas indispensable à l'actrice, l'actrice était indispensable à la pièce qui aurait certainement été trouvée obscène et serait peut-être tombée à plat sans le concours de ce qu'on appelle sa *nature*.

Sans doute Judic a une nature, et tellement personnelle qu'elle est inimitable; personne ne saura jamais comme elle sauver par la candeur de la physionomie, la douceur de l'organe et la grâce parfaite du maintien, les situations les plus hasardées; personne ne saura jamais, sous le rire inconscient d'une ingénuité à damner M. Veillot, sous l'émotion contenue qui touche même les cocodès les plus vidés, dissimuler comme elle les mots les plus risqués: mais est-ce seulement là une nature, n'est-ce point plutôt un art dont elle peut à bon droit se regarder comme la créatrice?

Si ce n'eût été qu'une nature, la réputation de Judic n'eût pas résisté à la satiété causée par ce rôle, toujours le même, qu'on lui a fait aux Bouffes pour exploiter cette nature, et la succession non interrompue de ces opérettes: *la Petite Reine, la Rosière d'ici, le Grelot, la Quenouille de verre, la Branche cassée, les Parisiennes, Madame l'Archiduc, la Créole*, etc., qui lui faisaient un public à elle, aurait éloigné d'elle le vrai public, celui qui juge les efforts et consacre les talents.

Du reste, il faut le reconnaître, il était temps qu'elle sortit des Bouffes: ses moyens de séduction artistique s'y annihilent. Son entrée aux Variétés dans deux grands rôles créés avec tant d'autorité par Schneider a montré qu'elle pouvait faire autre chose que de roucouler des mièvreries sentimentalo-grivoises ou minauder des scènes scabreuses où les mêmes sous-entendus, les mêmes réticences produisaient toujours les mêmes effets.

Ses dernières créations dans *le Docteur Ox* et dans *les Charbonniers*, une toute petite pièce dans laquelle elle s'est fait un grand rôle, l'ont placée de pair avec nos meilleures comédiennes; elle pourra retourner maintenant aux Bouffes quand elle voudra, elle n'y paraîtra plus une nature, mais un talent.

Et un talent qui, tout en ayant son individualité bien tranchée, procède à la fois de ceux de la regrettée Déjazet, d'Alphonsine et de Céline Chaumont.

Elle n'a, il est vrai, ni le piquant de Déjazet, ni la joyuseté d'Alphonsine, ni la gaminerie de Chaumont; en revanche, elle est plus femme.

Entendons-nous bien sur le mot: il y a des femmes qui se croient actrices parce que, après s'être fait seriner un rôle pendant des mois, elles parviennent à le débiter avec une certaine fidélité de mémoire; de même qu'il y a des actrices qui se croient femmes parce qu'à force d'ingéniosité de costumes et de suppléments plastiques elles parviennent à représenter à l'œil nu — pas à la lorgnette, à l'œil nu — des héroïnes de romans plus ou moins vraisemblables; mais si les unes et les autres surprennent quelquefois des succès de coterie ou de circonstance, elles n'arriveront jamais à posséder cette faveur constante et cependant consciente du public qui sacre les étoiles.

Une étoile — et c'est pour cela qu'elles sont si rares — doit être complète et complexe: il lui faut du talent et de la beauté.

Je dis beauté et j'ai peut-être tort, car la vraie beauté est quelquefois sans charme et c'est surtout du charme qu'il faut. Judic le possède au suprême degré. Avec cela seulement, elle pourrait plaire, enchanteur, séduire, car elle n'est pas ce qu'on appelle belle, et rigoureusement même on pourrait ne pas la trouver jolie; mais personne ne pourra jamais lui refuser l'application de ce vers célèbre que le poète semble avoir fait exprès pour la dépeindre... et me servir de mot de la fin:

Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante.

*Un spectateur.*